



we wychyga Dzieło; bo ledwo się swęj słabości
przeżył i poprawiać zdolat, tłomaczenia przez
kilkun zrobione Literatów, których Antyrepner
swym kosztem przysposobił do s. p. pp. Boelske
sta przyspieszenia swęgo Dzieła, zawsze zosłać
w nadziei odebrania od niego pewney części uz
utoroney Biografii, tak mu od dnia do dnia od
nieśca do nieśca zawsze przizrzekał i nawet
krotko ięszce przed swoj śmiercią z tym się o-
stwiadczył. Nareszcie po zehyciu tego wyszłyście
zniknęły papiery, a nawet niemala część
Artykułow, ktore Nawaśmiejzy Pan przez zwy-
czajną sobie łaskawość dla dobra Literatury, raczył
kazać przepisać i wychygnąć z manuskryptow w
śęgo znanymy się gabinetcie, a składowanych
część Biblioteki Krolewskiej, poginęła. Wszystko
to razem wzięte, byłoby czynilo Tom ieden w
prawdzie męnymy okładmęjszy, z tym wyszły
sta Narodu męnymy pozyczyn i interesny.
A gęby znakomite Famille Folskie, liczące w
swęch Prządkach Rycerzow i męnych wszelkiego
rodzaju wielkich i sławnych ludzi, byłby raczył o
nich uzielać wiadomienia; Dzieło to do niea-
kiego przysłoby było doskonałości stopnia.

Teraz gę tłomaczenie Francuzkie już jest
skonczone i składa VII. Tomow, tak tak Piotr
Dufour się obowiazał wydać Pręmmertatorow
podług rewersu im danęgo; obowiazek tego jest
wyszczony i Powszeczność nie miałaby żadney za-
lenia się nam przęczynny, gęby podczas Pręmu-
merally Drukarz nie był czynił nadziei, iż każdy
Pręmmertacy oddierze bezplatnie 8my. Tom
Sławnych ludzi Polakow, jako im słowne przę-
rzekał.

Nikuta Marcin

TEINTURE
DE LA
MORALE.

ΕΠΙΣΤΗΜΟΝΙΚΗ

...δια παντος τς βις ετω ποιειτε, και ενδιατριβετε
τοις λεγομενοις, μεχρις αν εξιν λαβειν.

Κ. Θ. Π.



V A R S O V I E,

De l'imprimerie de THOMAS LEBRUN,
successeur de feu P. DUFOUR.

1796.



DELLA
M. O. R. B. E.

1824

VON A. J. ...
...

P-18-0-1499
8°-1824





TEINTURE
DE LA
MORALE.

LA faculté de parler & de raisonner, que nous tenons de la nature, nous distingue des animaux, qui en sont privés. Les organes des sens, moyennant lesquels nous recevons des impressions & des images des objets qui agissent sur nous, sont la source originaire d'où découlent nos connoissances & nos lumières. Sans les sens point d'idées; & moins on a de sens, moins on a d'idées.

Les propriétés qui rapprochent les êtres, ou qui les distinguent les uns des autres, nous font concevoir leur ressemblance, ou leur dissemblance; c'est ce qui nous met en état de nous en former des idées abstraites & universelles, c'est-à-dire des espèces & des genres.

La multiplicité des expériences & des observations, donna naissance aux arts & aux sciences, que les efforts soutenus & opiniâtres des génies supérieurs ont portés à ce degré de perfection, qui fait honneur à l'humanité; ce qui prouve, que la nature nous a accordé le pouvoir de bien concevoir, de juger sainement, de raisonner avec exactitude & d'arranger nos pensées méthodiquement.

L'expérience prouve, qu'il y a de certains rapports, entre les êtres qui nous frappent & les désirs qui résident dans notre cœur. C'est de là

que découlent nos affections & nos aversions, qui nous mettent en mouvement & deviennent le ressort de nos recherches & de nos actions.

Les instincts que la nature a donnés à tous les êtres sensibles, les portent à se conserver, à se défendre & à reproduire leurs semblables; mais voulant que nous soyons élevés au dessus des animaux, qui ne connoissent d'autre guide que celui de leurs penchans, elle nous a accordé la raison & a sémé dans notre cœur des désirs, qui nous excitent à rechercher le bonheur dans la perfection de notre être, & dans les ressources de la socialité, qui caractérise notre espèce. Pressés par les besoins, nous nous voyons forcés d'employer nos pouvoirs, pour les satisfaire. L'expérience nous apprend l'usage des choses, que la conservation & notre bien-être rendent indispensable.

C'est par l'effet de la nature que nous désirons le bien, & abhorrons le mal. Les idées que nous nous en formons, ne répondent pas toujours à la condition de ce qui fait l'objet de nos désirs, ou de nos aversions: le bien & le mal est ainsi véritable ou apparent. Les racines des sciences sont amères, mais les fruits en sont doux: les carresses de la volupté nous transportent, mais le repentir d'en avoir joui sans prudence & sans modération, nous les fait payer très cher.

Nous sommes des êtres actifs; nos actions en sont des preuves. Le principe qui les produit, sont les ressorts cachés qui résident en nous, qui nous font penser, vouloir & agir selon la conservation & l'organisation de notre être, ou que bon nous semble. L'emploi que nous faisons de nos forces, devient une des raisons

principales de notre bonheur ou de nos malheurs.

C'est aux philosophes à nous apprendre l'usage que nous devons faire de nos facultés, de nos droits, de notre liberté & de nos biens, pour avancer notre bien-être & celui de nos semblables. Les préceptes qui s'y rapportent, donnent naissance à la morale, laquelle étant appuyée sur l'expérience & le bon sens, nous enseigne à être sages, honnêtes & heureux.

Pour gouverner les hommes, il faut les occuper, & savoir régler leurs travaux & leurs amusemens, de manière que le loisir même ne devienne jamais nuisible ni aux individus, ni à la société, dont ils font partie.

La vertu qui est la disposition naturelle & acquise, nous rend propres à avancer notre bonheur & celui de

nos semblables, à cause qu'elle modifie notre conduite selon les loix immuables, que la nature a gravées dans nos cœurs. Les actions qui s'accordent avec elles, sont moralement bonnes; celles au contraire qui leur repugnent, sont moralement mauvaises.

Il n'est pas si aisé de dévoiler les véritables desseins, ou les motifs, qui font agir nos semblables: ainsi si nous voulons apprécier leur conduite, il faut voir si elle est d'accord avec les loix de la justice & de l'humanité, dont la pratique doit être l'objet de nos efforts.

La nature qui nous porte pour le bonheur, nous engage à le chercher dans les liens sacrés de la socialité. Les secours que nous recevons les uns des autres, nous font voir, que la vertu sociale n'est que l'empressement d'être utile à nos semblables.

Les avantages que la société retire de nos talens & des services que nous lui rendons, fixent notre mérite; ce qui nous autorise à briguer son estime & sa reconnoissance.

Il faut distinguer les vraies vertus de celles qui nous viennent des préjugés. Les unes influent directement ou indirectement sur le bien-être de la société; les autres au contraire, au lieu d'y contribuer, lui deviennent nuisibles, ou ne lui apportent aucune utilité.

La superstition, le faux zèle de religion, la fourberie, l'imagination déréglée & grossière, peuplent le monde de monstrueux fantômes de vertus, pour lesquelles une pieuse stupidité a plus de respect & de vénération, que pour celles qui sont marquées au coin de la raison éclairée. Le vice qui consiste dans l'habitude des mauvaises actions, se divise

également en vrai & en celui du préjugé.

La manière d'agir, qui influe sur notre bien-être, s'appelle mœurs. Les mœurs des individus déterminent celles de la nation. Elles se ressentent surtout de la corruption, lorsque ceux qui la forment, ne visent qu'à leur intérêt individuel, fût-ce même au dépens du bien public. Malheurs au pays, où les citoyens les plus distingués ne rougissent point de vendre leur patrie & les droits les plus sacrés.

La vertu fait notre bonheur; c'est ce qui nous engage à la connoître, à la chérir & à trouver ainsi dans sa pratique la paix intérieure de notre ame. Les bienfaits dont la société nous comble, nous obligent à lui témoigner la plus vive reconnoissance. Les services rendus aux autres, rejailissent sur nous. Le bonheur du tout

fait celui de ses parties : l'intérêt particulier doit donc être d'accord avec celui de l'état. Quiconque s'écarte de cette loi immuable, se rend indigne de jouir de ses avantages.

Pour être honnête homme & bon citoyen, il faut étudier les devoirs de l'un & de l'autre, & les pratiquer. Les habitudes sont les effets d'exercices réitérés. Les besoins & les désirs sont le mobile de nos actions, & c'est de leur modification que dépend l'intensité de notre activité.

Il n'est pas possible d'aimer la vertu & d'avoir en horreur le vice, sans connoître la beauté de l'une & la difformité de l'autre. Le sage calcule les suites qui accompagnent les actions, & il en forme des règles. L'expérience & l'histoire sont les plus grands moralistes; heureux celui qui sait profiter de leurs leçons.

La vertu consiste dans l'habitude de bonnes actions; or elle n'est pas l'ouvrage d'un jour. Les perfections qui ennoblissent notre être, demandent beaucoup de tems & de grands efforts.

L'ignorance, la légereté & l'impétuosité des passions, nous font commettre des fautes; ainsi pour les corriger, il faut les connoître. L'examen journalier de notre conduite, nous fait sentir les progrès que nous faisons dans la carrière de la vertu.

La végétation nous est commune avec les plantes, comme la sensation nous l'est avec les autres animaux; la raison qui nous en distingue, nous doit servir de guide. L'homme qui ne suit que les penchans, qui le dégradent, méconnoît sa destination, se précipite dans des abymes & devient un être pernicieux pour la société, qui le nourrit dans son sein.

Pour épouser la vertu, & faire divorce avec le vice, nous n'avons qu'à examiner exactement ce qu'il y a à gagner avec l'une & ce qu'il y a à risquer avec l'autre. Si la capacité nous manque, pour voir de nos propres yeux, prêtons nos oreilles aux avis, que les sages nous donnent, étant persuadés, que c'est la bonté de leurs cœurs qui nous les dicte.

Les scandales qui foulent aux pieds la vertu, ne nous autorisent point de lui tourner le dos. Les mauvais exemples donnés, fût-ce même par les plus illustres personnages, ne font point de règles. Celui qui les suit aveuglement, montre par sa conduite, que la justesse d'esprit & du discernement lui manque.

Le gouvernement foible ou tyrannique, dépouille la vertu de l'estime & de la récompense qu'elle mérite; mais il n'est pas en son pouvoir de lui

ravir la beauté, qui la fait adorer dans les chaînes.

Connoître la vérité, est un devoir de tout être à qui la nature accorde la faculté d'analyser ses idées. L'imperfection du pouvoir de penser, devient la source d'une infinité de maux, qui en découlent. L'ignorance, les erreurs, les préjugés, la superstition, le fanatisme & d'autres égaremens de notre esprit, nous séduisent & nous font payer cher les fausses opinions que nous épousons, sans les avoir examinées de près.

Quand les idées précises nous manquent, il nous est impossible de juger sainement des choses, & d'en raisonner conséquemment: ainsi lorsque la sphère de nos lumières nous les refuse, bornons nous à suspendre notre jugement. Il est plus louable d'avouer

son ignorance, que de discourir sans raison.

Enfin c'est à la vertu de guider les pas dans le sentier de la vérité, que l'intérêt sordide & les passions blâmables s'empressent d'envelopper dans d'épaisses tenebres. L'envie, la calomnie, la persécution, le bannissement, les chaînes &c: furent souvent la récompense des hommes illustres, qui découvrirent de grandes vérités.

Cependant la connoissance des vérités les plus salutaires, n'est d'aucune utilité, lorsque la sensualité, la mollesse, la fainéantise, le goût dépravé, les passions, & la corruption du cœur nous empêchent de les mettre à profit. Les vices & les crimes qui en naissent, causent des désordres, troublent notre repos & celui de la société; ce qui prouve que la culture de l'esprit & du cœur, fait un de nos devoirs les plus essentiels.



Les besoins qui nous tourmentent, & les désirs qui nous aiguillonnent, sont la source de nos plaisirs & de nos douleurs. La nature nous excite à chercher les uns, & à fuir les autres. L'état qui nous fait jouir de l'accomplissement de nos vœux, s'appelle bonheur.

Nous sommes des êtres finis: Les bornes de notre essence qui dérivent de l'ordre de la nature & de l'arrangement du tout, dont nous ne sommes que des petites parcelles, sont la cause éloignée des maux qui nous affligent. Un être créé ne sauroit prétendre à la perfection illimitée, qui ne convient qu'à celui qui l'a tiré du néant.

Vouloir jouir d'un bonheur accompli dans ce monde, est une prétention qui n'est point compatible avec la nature, telle que la notre. Entant que des êtres bornés, ne mettons que des

justes bornes à nos besoins & à nos désirs, & soyons persuadés d'avoir sujet d'être contents, lorsque les biens dont nous jouissons l'emportent sur les maux que nous souffrons dans l'état, où nous nous trouvons placés.

La jouissance d'une liberté raisonnable, l'emploi sage & légitime, que nous faisons de nos facultés, de nos droits, & de ce qui nous appartient, les liens sacrés d'une amitié sincère & inaltérable, l'empressement de connoître la vérité, la contemplation de la beauté de la nature & de ses œuvres merveilleuses, la confiance en Dieu, qui dispose de notre sort, enfin la modération dans nos souhaits, font notre bonheur ici bas.

Les richesses, les honneurs & les voluptés, sont des biens passagers; ceux qui en jouissent, ne sont pas toujours heureux. Quand la fortune nous refuse les biens qu'elle prodigue

à d'autres, gardons nous de les envier; jouissons plutôt paisiblement des avantages qui accompagnent la médiocrité. Faut-il un superbe palais, pour être logé commodement? A-t-on besoin d'une garde-robe, pour se vêtir à son aise. Un mets suffit pour assouvir la faim, & l'eau de fontaine pour étancher la soif. Dès que l'extravagance de nos désirs immodérés & insatiables, franchit les bornes que la sagesse leur met, le repos s'enfuit de notre ame, & alors il n'y a rien qui puisse nous rendre heureux.

Rien n'est stable dans le monde. Les plaisirs qui coûtent une infinité de peines, de recherches & de dépenses, n'amusent qu'un moment. Les objets qui d'abord nous transportent, nous deviennent indifférens, & remplissent nos jours d'amertume. C'est perdre le tems, que de ne pas l'employer à d'utiles réflexions, qui nous fournis-

sent

sent des moyens pour établir la paix de l'ame sur des fondemens solides.

La jouissance de ce que nous appelons les délices de la vie, demande beaucoup de sagesse & de modération, pour ne pas avoir le déplaisir de nous en repentir. La volupté ressemble à Apega de Nabis, ses caresses nous portent souvent des coups mortels.

Le désir d'être heureux, fait le centre, où tous nos soins aboutissent. L'âge, les lumières, le tempérament, les penchans, les habitudes, les mœurs, l'éducation & d'autres causes physiques & morales, nous font prendre des diverses routes pour y arriver. Ce qui fait le bonheur de l'un, ne fait pas le bonheur de l'autre. Tout dépend des nuances individuelles, qui nous caractérisent.

La nature nous accorde le pouvoir d'agir avec choix & délibération. Les

instincts qui nous maîtrisent, la volonté des supérieurs qui nous commandent, & les buts que nous souhaitons d'atteindre, nous engagent à y conformer notre conduite; ce qui donne naissance à la nécessité morale & aux obligations qui en découlent.

Les desseins qui déterminent & modifient notre conduite, sont les nôtres, ou ceux d'autrui, qui jouit du pouvoir de nous commander: de là dérivent les obligations dictées par la sagesse & la vertu.

Les motifs & les aiguillons sont nos moteurs. Le bien ou le mal que la raison ou les sens nous font appercevoir dans les objets qui nous frappent, nous en rapprochent, ou nous en repoussent. Le plaisir ou la douleur, les bonnes ou les mauvaises suites qui accompagnent nos actions, sont les effets qui dépendent tantôt de notre organisation & de leur natu-

re, tantôt de la sanction d'un législateur, qui trouve bon d'y attacher des récompenses & des punitions.

L'ordre de la nature, est l'ouvrage de l'éternel, & toute émanation de cet ordre le reconnoît pour son auteur: ainsi les obligations que nous appellons naturelles, sont les effets de sa sagesse & de sa bonté.

Les obligations se rapportent aux actions qui dépendent de nos pouvoirs; en avoir une connoissance précise, fait le devoir de celui qui leur doit satisfaire, & c'est dans cette vue qu'elles doivent être proportionnées à ses forces, à cause que l'impossibilité détruit toute obligation.

La réalité des buts qu'un être raisonnable souhaite d'atteindre, dépend tantôt de l'emploi qu'il fait des moyens convenables, tantôt de l'éloignement des obstacles qui en détruisent l'efficacité. De là découlent

les obligations que nous appellons corrélatives, & dont la grandeur est déterminée par le nombre des motifs qui nous engagent à nous en acquitter, ou par leur poids.

Les actions déterminées par les obligations, s'appellent devoirs, lesquels par cette raison se divisent en devoirs de la sagesse & ceux de la vertu. La sagesse nous conseille d'être attentifs à tout ce qui regarde notre conservation & notre bien-être, & nous apprend les moyens de l'avancer. La vertu nous commande de respecter les ordres de notre législateur, qui ne sauroit traiter avec indifférence les sujets, qui les violent malicieusement.

L'homme est un être composé de l'ame & du corps. Les actions qu'il produit, se divisent en physiques,

morales & mixtes. Les unes dépendent de la structure, de l'organisation & du mécanisme de son corps; les autres sont les effets de la substance pensante, qui modifie les mouvemens que nous produisons moyennant le corps.

Lorsque nous apprécions le mérite des actions humaines conformément aux règles de la perfection, elles sont alors louables ou blâmables: lorsque nous examinons le rapport qu'il y a entre elles & les loix, elles deviennent des vertus ou des vices, qui méritent des récompenses ou des punitions. C'est sur ces principes que l'imputation est fondée. Elle ne s'occupe que des actions qui dépendent entièrement de notre arbitre, & dont les degrés de la moralité sont déterminés par les circonstances de celui qui en est l'auteur, ainsi que

par l'importance des suites qui les accompagnent.

La bonté du créateur nous a donné l'existence, pour nous faire jouir du bonheur qui est compatible avec notre nature & les rapports qu'il a établis entre les êtres. Sa sagesse a bien voulu tracer la route qui nous y conduit. La lumière de la raison qui nous vient de lui-même, nous sert de flambeau & de guide. L'ordre de la nature; les rapports que l'auteur de l'univers a établis entre les êtres qui le composent; les suites qui accompagnent nos actions, & le sentiment gravé dans le fond de nos cœurs, lequel nous dicte, ce qui est juste ou injuste, sont autant de moyens pour connoître ce que nous devons faire ou fuir, pour mériter la grace de notre souverain, & jouir du bonheur qui

découle de l'observation religieuse de ses meilleurs loix.

L'univers qui est le miroir de la divinité, nous prêche son existence. L'infinité de ses ouvrages prouve sa bonté, sa sagesse & sa puissance. La contingence de notre être nous force à ne jamais oublier notre dépendance & ce que nous lui devons. L'empressement que nous avons de conformer notre conduite à ses volontés, devient la source des vertus, qui font le bonheur des intelligences.

Efforçons nous autant qu'il est possible de connoître le souverain maître de la nature & ses attributs, sans en sonder les profondeurs, & soyons persuadés que c'est lui qui préside à son ouvrage, le gouverne & dispose de nous comme bon lui semble. La connoissance de la divinité éclaire notre esprit, & nous fait chérir la

vertu. Les fausses idées que se for-
gent l'ignorance, la superstition & le
fanatisme du meilleur & du plus mi-
séricordieux des êtres, ont porté
les hommes à se souiller des crimes
qui déshonorent l'humanité.

Le bonheur des intelligences est
la fin de leur existence: aimer son
créateur est donc un des devoirs les
plus essentiels, qu'il exige de nous.
La preuve certaine par laquelle nous
pouvons connoître si nous l'aimons,
c'est de voir si nous sentons une ferme
& constante résolution de lui obéir.

L'empire de Dieu s'étend sur tous
les êtres qu'il a créés, qu'il conserve
& qu'il gouverne selon les loix, que
sa sagesse leur a dictées: il nous im-
porte d'observer religieusement cel-
les qui nous regardent, à cause que
notre bonheur y est intéressé.

L'amour envers Dieu & la profonde
vénération que nous avons pour ses

volontés, nous engageant à éviter soigneusement tout ce qui pourroit lui déplaire ; ce qui donne naissance à la crainte filiale.

Les biens dont nous jouissons, sont les bienfaits de sa bonté : lui en refuser la reconnaissance, & faire un abus des pouvoirs, des droits & de la liberté qu'il nous a donnés, seroit une preuve incontestable que nous méconnoissons la fin qu'il s'est proposé, en nous les accordant.

La bonté, la sagesse & la puissance du créateur nous assurent, qu'il est prêt à nous donner ce qu'il faut pour notre conservation : mettons donc notre confiance en lui, & soyons persuadés, que nous n'avons rien à craindre de ce qui tient de lui. Il aime tous ses enfans.

Nos foibles lumières nous défendent d'approfondir les buts de la sagesse souveraine, ni de connoître

leurs rapports, qui en forment la chaîne: ainsi humilions nous devant la sagesse suprême. Ne soyons point assez téméraires, tandis que nous nous sentons pressés de tous côtés par d'étroites limites, pour vouloir comprendre, embrasser & mesurer les buts de l'être suprême. Qui sommes nous, pour exiger qu'il nous rende compte de ses desseins & de sa conduite? Ce que nous voyons de sa sagesse, doit nous jeter dans une admiration timide & respectueuse, pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le système général du monde, notre vue seroit-elle assez perçante & assez étendue, pour en distinguer toutes les parties & tous les rapports. Si l'auteur de la nature vouloit nous révéler ses secrets, nous ne les comprendrions pas; il ne nous apprendroit que des mystères, auxquels ne pourroit atteindre notre foi.

ble raison, qui n'est faite que pour des vérités d'un ordre inférieur: or soumettons nous à ses décrets, qui sont au dessus de la portée & de la conception de l'esprit humain.

Les biens dont la jouissance fait notre bonheur, sont les bienfaits de la divinité. La conviction de cette vérité nous engage à lui adresser nos vœux. Les prières nous approchent de notre souverain: elles augmentent la bonté de notre cœur, nous font sentir notre dépendance, & nous excitent à nous conformer aux volontés de l'être que nous adorons. Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prières, mais nous avons besoin de lui en faire.

Il semble que ceux qui sont d'un avis contraire, n'ont pas réfléchi assez mûrement sur les avantages que produit la pratique de ce devoir, si essentiellement attaché à la nature

humaine. Un des plus grands philosophes de l'antiquité, enseigna à ses disciples d'implorer la divinité, pour qu'elle veuille daigner leur accorder ce qui est utile, & écarter d'eux ce qui est nuisible.

Les sophistes au contraire qui se prosternent devant un roi mortel, & qui font de profondes révérences aux riches banquiers, pour obtenir des graces de l'un & profiter de la bourse des autres, veulent nous persuader, qu'il est peu conforme à la raison de rendre les hommages dûs à l'être souverain. Quel spectacle pour moi, s'écria Dioclès, je ne sentis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que j'ai vu Epicure à genoux dans son temple.

Les bornes de nos foibles connoissances nous obligent à ajouter foi aux vérités, qui surpassent la sphère de la conception de l'esprit humain,

surtout lorsque nous sommes convaincus par des preuves évidentes, que c'est Dieu qui nous les a manifestées par des voies extraordinaires & dignes de lui, pour fonder nos espérances & régler notre conduite. Aussi-tôt que la raison reconnoît que c'est Dieu qui parle, elle doit se taire & écouter. Voilà le principe de la foi; j'entends la raisonnable.

Dieu est l'être le plus parfait & le meilleur. Les perfections qui lui sont propres, surpassent infiniment celles, que sa bonté a daigné accorder aux effets de sa puissance. Pénétrés de la grandeur & de la majesté du souverain de l'univers, nous nous sentons forcés à le vénérer & à le respecter avec la plus profonde soumission & à conformer notre conduite aux loix qu'il nous prescrit; ce qui fait la base du culte religieux.

La religion nous apprend à adorer l'être souverain, & à observer ses loix. Le moyen de la connoître est la raison, ou la révélation. L'une & l'autre ayant Dieu pour auteur, nous doivent apprendre les vérités, dont la croyance & la pratique font notre bonheur & celui des peuples, qui les adoptent pour des dogmes de foi, & des maximes inviolables de leur conduite.

Pour que la religion soit proportionnée à cette fin, il faut que les dogmes qu'elle enseigne soient à la portée de tout homme, qui sait réfléchir & faire usage de sa raison, & auxquels il ne sauroit refuser son consentement, dès qu'il sent le rapport qu'ils ont avec sa destination, pour ne point risquer son bonheur & la paix de son ame, en rejetant leur croyance.

Cette croyance nous dit, que la bonté, la sagesse & la puissance de l'être souverain, n'ont point de bornes: que c'est lui qui préside à son ouvrage, & qu'il n'arrive rien sans sa volonté, & tout ce qui arrive, devient tôt ou tard un moyen d'avancer le bien-être de la cité, dont il est le monarque. La ferme persuasion d'être aimé de ce monarque, le meilleur, le plus sage & le plus puissant, devient la source de notre bonheur, dont la pratique de la vertu nous rapproche: étant bon, miséricordieux & point vindicatif, il nous pardonne nos foiblesses, pourvu qu'un repentir sincère, nous fasse changer de conduite. Une éternité bienheureuse sera la récompense des vertus, que nous avons pratiquées ici bas. Dieu est notre père; nous sommes ses enfans; les nuances qui nous distinguent, ne nous autorisent point à

nous maltraiter. Il veut le bien & la félicité de tous les êtres, auxquels il a accordé la capacité de l'être.

Le bonheur que nous désirons avec tant d'ardeur, est la suite de l'ordre que la nature a établi, & qu'il faut observer pour en jouir. Car c'est de là que dépend notre perfection. La perfection d'un être raisonnable consiste dans la conformité de sa conduite avec le but de sa destination: la connoître & la rechercher est notre devoir, dont nous ne devons jamais nous égarer par les fausses apparences, qui n'en fixent que trop souvent le prix.

L'éclat des biens périssables nous éblouit, nous fait perdre les biens véritables & avec eux la paix de notre ame, qui en est le plus précieux. L'expérience prouve, que les hommes en cherchant le bonheur, s'é-

s'écartent imprudemment de la route que la nature a tracée, pour les y conduire.

Le désir qui nous excite à nous perfectionner, nait des doux plaisirs, que la jouissance des perfections nous accorde. L'ignorance, la légèreté, la stupidité & la paresse nous font souvent méconnoître nos véritables intérêts. Il est impossible d'avoir du goût pour les occupations, dont nous ne sommes pas capables d'apprécier les avantages, qui en naissent. L'amour de soi-même guidé par la sagesse & la vertu, devient la source des talens. L'homme qui se hait soi-même, n'est pas capable de faire du bien à ses semblables.

La perfection du tout dépend de la perfection des parties qui le composent, & des rapports qu'elles ont entre elles. L'être pensant qui réside en nous, qui agit & nous dirige,

associé à ce corps merveilleusement fabriqué, constitue notre essence. Nous jouissons du pouvoir de connoître, de vouloir & d'agir; ce qui nous rend propres à jouir des perfections intellectuelles, morales & mécaniques, dont la culture fait le bonheur de la vie sociale.

La perfection d'un être est déterminée par le rapport qui a lieu entre lui & les effets qu'il produit, ou qu'il peut produire: la faculté de penser est donc parfaite, quand nous sommes capables de connoître la vérité, de distinguer le bien d'avec le mal, & de nous familiariser ainsi avec les objets qui se rapportent aux besoins, aux commodités & aux agrémens de la vie. Pour jouir de ces avantages, il faut cultiver notre esprit, à cause que l'étendue & l'intensité de nos lumières en dépendent.

La perfection des facultés de la connoissance, est l'effet des travaux assidus & opiniâtres. Pour les soutenir courageusement, il faut que la plus vive ardeur nous anime & nous porte à la connoissance de la vérité, & nous rende sensibles aux arts & aux sciences, qui en tous tems ont été les délices des grands hommes. L'activité, la docilité, la fécondité, la subtilité, la pénétration, la solidité d'un génie heureux, facilitent l'acquisition des talens & des lumières.

La culture de l'esprit est un devoir de la dernière importance. La raison qui nous élève au dessus des animaux que nous maîtrisons, nous y oblige. Croupir volontairement dans une ignorance crasse ou grossière, c'est renoncer aux prérogatives que la providence daigne accorder à notre espèce. Le peuple qui regarde les beaux arts & les sciences sublimes

d'un œil mercenaire, est encore au berceau de la civilisation. Les biens dont nous jouissons, ne font notre bonheur qu'autant que l'usage que nous en faisons, est réglé par la sagesse & la vertu. Enfin de qui la patrie doit-elle attendre des secours, sinon de la sagesse & de l'amour de ses fils, qu'elle élève & nourrit dans son sein? Les citoyens nobles, n'ambitionnent d'autre honneur que celui de lui consacrer leurs lumières & leurs vertus.

Travailler est un devoir indispensable pour l'homme social, puissant ou foible, riche ou pauvre, décoré de cordons, ou vêtu d'un habit simple. Ce n'est pas ce qu'on appelle improprement la basse naissance ou la pauvreté involontaire qui avilissent le citoyen; c'est la fainéantise & l'inutilité qui le rendent méprisable.

Rien n'est plus mal assorti, qu'un grand nom & un petit mérite.

Les connoissances les plus profondes & les plus recherchées, ne font point notre bonheur, ni celui de la société, si nous dédaignons de pratiquer cet art, qui nous apprend à rapporter notre savoir & nos études au bien public & aux mœurs qui nous font estimer. Il est indigne de voir des grands hommes, élevés au dessus d'une infinité d'autres par des talens & des qualités brillantes, se dégrader par la turpitude des passions qui les maîtrisent. L'emploi louable de nos talens dépend de la bonté du cœur, qui nous fait chérir la vertu.

Ainsi la perfection de notre cœur se manifeste, en ce que nous désirons le véritable bien, & avons une aversion pour tout ce qui ne l'est pas, à raison du bien ou du mal que nous trouvons dans les objets qui nous rapprochent, ou qui nous éloignent.

Les instincts soit raisonnables, soit animaux, sont le principe de notre activité: c'est à la sagesse & à la vertu de les conformer aux vues de la nature, qui nous les a donnés, d'autant plus que la raison nous les fait connoître. Dès qu'ils s'en écartent, ils deviennent la source des foiblesses, des vices & des crimes, qui nous conduisent au fond du précipice & détruisent les états.

Les passions fougueuses & déchaînées affoiblissent la santé, offusquent la lumière de la raison & nous entraînent à faire des actions, dont les suites ne sauroient que nous être très funestes & très préjudiciables: ainsi apprenons à les dompter.

Le tempérament que nous tenons de la nature, influe particulièrement sur la manière de penser & d'agir qui nous caractérise: ainsi parce qu'il n'est pas dans notre pouvoir de le

changer, mettons nous au moins à l'abri de ses débordemens, & opposons lui des digues, qui les puissent arrêter & contenir dans de justes bornes.

Il est évident, par ce que nous venons de dire, que le soin de perfectionner notre ame, est un de nos devoirs le plus essentiel. Il faut être ennemi de son propre bonheur, pour le négliger.

La perfection de notre être, dépend des perfections des parties qui le composent; c'est ce qui nous oblige à ne pas négliger ce que nous devons à notre corps. La vie dont nous jouissons, nous met en état d'être actifs & laborieux; d'avoir soin de notre perfectionnement, & d'avancer par ce moyen notre bien-être & celui de nos semblables; ce qui nous engage à nous servir des moyens les plus convenables à la conserver.

Ce devoir devient d'autant plus grand, que notre existence est étroitement liée avec le bonheur de l'état, qui se ressent ordinairement d'une perte irréparable, par le décès d'un génie supérieur.

Le corps politique dont nous sommes les membres, a un droit incontestable sur notre vie: le suicide est donc un crime qui viole non seulement les loix de la nature, mais aussi celles de la société.

Les raisons qui nous obligent à conserver & maintenir notre vie, notre santé, & l'intégrité de nos membres, nous autorisent à nous défendre contre les attaques qui nous menacent de la destruction; de là découle la juste défense.

La structure, l'organisation & le mécanisme de notre corps, fait que nous sommes propres à acquérir diverses espèces de perfections méca-

niques, dont les avantages nous font sentir l'obligation & la nécessité de les cultiver.

Le bien-être dont nous jouissons, dépend non seulement des perfections dont les parties essentielles de notre être sont ornées, mais en outre, d'autres circonstances qui favorisent nos desseins & nous font réussir dans nos entreprises; ce qui nous oblige d'avoir égard aux perfections dont l'état extérieur est susceptible.

La possession des biens & la jouissance convenable que nous faisons, est une des sources d'où découle notre bonheur. La sagesse & l'industrie nous apprennent à nous servir de moyens légitimes, pour les acquérir, les conserver, les augmenter, sans violer la justice, & en jouir avec discernement & modération.

L'opinion favorable qui fait estimer nos talens & notre mérite, nous

devient très avantageuse. La grande renommée, dont le fameux Boerhave jouissoit en fait de médecine, lui valoit des millions. En qualité de citoyen, notre devoir est, de consacrer nos forces & nos talens au bien-être de la patrie. C'est dans cette vue que nous nous devons rendre dignes d'estime & de distinctions honorifiques, & convaincre nos compatriotes par des preuves incontestables, que nous les méritons à juste titre. Ce sont les bonnes qualités du cœur qui donnent le prix aux autres, & qui en faisant le vrai mérite de l'homme, le rendent aussi un instrument propre à avancer le bonheur de la société.

Le destin des grands hommes est d'être jugés par la médiocrité; qui pour se venger de son impuissance, dégrade les actions nobles & vertueuses. L'histoire nous montre des

hommes illustres, qui après avoir rendu les services les plus signalés à l'humanité, en furent payés d'ingratitude.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort. Il n'est pas possible de satisfaire nos besoins, ni d'atteindre les buts que nous nous proposons, sans le secours de nos semblables; ce qui fait voir que pour être heureux, il faut avoir des vrais amis. Je désire d'être heureux, mais tous les hommes ont le même désir que moi. Nous devons donc tous concourir à notre bonheur mutuel.

La naissance, les richesses, les emplois & les dignités, donnent à ceux qui en jouissent de l'autorité, du pouvoir & du crédit. La justice & l'humanité leur ordonnent de n'abuser jamais de leurs prérogatives, mais de s'en servir plutôt pour secourir leur

prochain & non pour l'écraser. Le mépris que les puissans font éprouver aux foibles, prouve leur ignorance & leur stupidité. Car il est inconteste, que ce sont les petits qui soutiennent leur grandeur.

Nous sommes ordinairement trop portés pour les plaisirs qui nous viennent des sens. Leurs charmes séduisans nous éblouissent au point de franchir les devoirs les plus sacrés : ainsi la sagesse nous ordonne de fuir tout plaisir qui pourroit être suivi d'un repentir, & n'en goûter aucun jusqu'à la satiété.

Une trop grande tension affoiblit les forces de l'esprit & du corps ; ce qui fait que les délassemens deviennent plus ou moins nécessaires, pour leur rendre leur élasticité. Les amusemens sont bons & louables, quand ils sont d'accord avec les devoirs que

la vertu, la sagesse, la vocation & la tempérance nous inculquent.

Le bonheur que nous cherchons, nous engage à employer les moyens qui nous semblent être les plus convenables pour y arriver. La poursuite de nos desseins demande une grande contention d'esprit, beaucoup de fermeté & de courage qui nous apprend à supporter les travaux, & à couronner nos entreprises d'une heureuse issue.

Les événemens qui arrivent dans le monde, sont les effets produits par les causes physiques ou morales. L'enchaînement & la direction qui les fait agir d'une façon ou d'autre, n'est pas toujours l'ouvrage de la sagesse humaine. Il arrive que leur concours favorise nos desseins ; mais nous éprouvons aussi très souvent, qu'il les anéantit ; ce qui donne naissance à la bonne & à la mauvaise fortune ;

Son instabilité nous apprend à garder la modération dans l'un & l'autre cas. Il faut savoir se passer de la fortune, quand elle nous fuit, & ne pas nous éblouir, quand elle nous est favorable.

Travailler est un devoir indispensable pour l'homme social, ce qui nous oblige à cultiver les forces de l'esprit & du corps, pour être capables d'avancer notre bonheur & celui de la société. L'état que nous nous choisissons dans cette vue, s'appelle genre de vie. La diversité des tempéramens, des génies, des penchans, des besoins, des commodités, & des agrémens de la vie, en ont produit plusieurs espèces. Les rapports qui ont lieu entre les divers états & les buts de la vie sociale, en déterminent le prix.

Les devoirs de la justice & de l'humanité que nous nous devons reci.

proquement, sont fondés tantôt sur la nature & les rapports qu'elle a établis entre nous, tantôt sur les conventions, les pactes & les contracts que nous faisons ensemble. L'état de nature fait que nous sommes égaux & libres. L'établissement du domaine, la naissance des corps politiques & d'autres circonstances particulières, ont apporté des modifications bien sensibles aux droits primitifs que la nature nous a accordés. L'égalité de nature & l'inégalité des conditions, sont deux points qu'on ne doit jamais perdre de vue.

La conservation de la société & des individus qui la composent, dépend du secours qu'ils se prêtent mutuellement. Nous sommes des êtres sociables & compatissans. Nous ne formons tant que nous sommes qu'une société, qui selon les vues de la nature, ne sauroit avoir d'autre fin, que

celle de la félicité de ceux, qui en sont les membres: notre devoir est donc, de nous rendre mutuellement des services, & d'éviter soigneusement tout ce qui pourroit être préjudiciable aux autres.

Aimer nos semblables & faire pour eux ce que nous jugerions raisonnable, qu'ils fissent pour nous, si nous étions dans les circonstances où ils se trouvent, est donc un devoir que la nature nous dicte. La même loi nous inculque, de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fut fait. Les hommes attentifs à leur intérêt, se dédommagent tôt ou tard du tort, que les méchants & les hypocrites leur ont fait, par les punitions qu'ils méritent à juste titre.

La socialité, la compassion & l'amour envers le prochain, nous engagent à faire du bien à ceux qui en sont dignes. L'habitude de pratiquer

ce

ce devoir, s'appelle l'humanité, ou la bienfaisance. Les bienfaits demandent toute notre reconnoissance; ce qui fait, que l'ingratitude est un des vices les plus détestables. L'ingrat est haï de tout le monde. Son injustice refroidit la générosité. On le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux, qui sont dans le cas d'avoir besoin qu'on leur fasse du bien.

Le sentiment de ce qui est juste & injuste, que la nature a gravé dans nos cœurs, nous force d'éviter soigneusement toutes sortes d'actions, qui empiètent sur les droits de nos semblables, & ne tendent qu'à détruire leur bien-être, fondé sur la jouissance paisible des perfections, dont leur ame, leur corps & leur état extérieur sont doués. Le devoir qui nous oblige de ne pas faire du tort à notre prochain, cesseroit de l'être, si nous voulions lui refuser le droit

d'en demander satisfaction. Voilà l'origine des guerres & des procès.

Pour que nos actions soyent moralement bonnes, il faut qu'elles s'accordent avec les perfections & les volontés de l'être souverain, ainsi qu'avec notre bonheur & celui de nos semblables. C'est aussi à cette loi immuable de régler notre conduite & de nous apprendre l'usage, que nous devons faire du pouvoir qui nous rend propres à nous communiquer nos pensées, nos lumières & nos désirs. La sagesse veut que nous en fassions un tel emploi, que nous n'ayons jamais de justes raisons de nous repentir, ni d'avoir gardé le silence, ni d'avoir parlé. Les hommes sages sont toujours vrais dans leurs discours. Ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent; mais ils pensent tout ce qu'ils disent. Rien n'est plus honteux pour l'homme, que d'être en contradiction avec lui-

même, & former pour ainsi dire deux personnes.

Le bonheur de la vie sociale dépend de l'observation scrupuleuse des devoirs dont nous avons donné un tissu. Ils se concentrent tous dans l'idée de l'humanité & de la justice, qui est une ferme & constante volonté d'accorder à chacun ce qui lui revient en vertu du droit parfait, ou imparfait. Un homme juste s'empresse de pratiquer les devoirs dûs à la divinité, sans oublier ceux, qu'il se doit à lui-même & à ses semblables. La probité & la justice font la sûreté de la société.

L'obligation de nous conserver, nous donne le droit de nous servir des biens terrestres, que la nature a destinés pour nous fournir nos besoins. L'exercice de ce droit primitif étant commun à tous les individus de l'es-

pèce humaine, ne sauroit être resserré, sans y être porté par les raisons les plus justes.

La communauté des biens est ordinairement la source des disputes & des querelles. La possession des choses nous procure plus d'avantage & d'agrément, lorsque leur jouissance ne dépend que de notre arbitre. La naissance des sociétés civiles, établies sur les biens en fonds de terre, engagea nos ancêtres à renoncer à la communauté primitive, & à lui substituer le domaine qui nous accorde le droit de disposer librement de ce qui est en notre propriété, & d'en jouir exclusivement comme bon nous semble.

L'état de nature rend les hommes égaux, ce qui fait que le propriétaire n'est tenu de rendre compte de l'emploi qu'il fait de ses biens, qu'à l'être souverain, qui en est le maître absolu.

Cependant il importe à l'état de veiller, que les citoyens ne fassent pas un mauvais usage de leurs richesses. Les riches qui mènent une vie déréglée, sont doublement pernicieux à la société; car non seulement ils ont des vices, mais ils les communiquent; non seulement ils sont corrompus, mais ils corrompent. L'expérience de tous les siècles donne une leçon aussi constante que terrible du luxe immodéré; c'est qu'il annonce la décadence des empires.

Les moyens d'acquérir la propriété sont justes, ou injustes. Leur justice ou leur injustice a pour base un raisonnement, dont les prémisses contiennent une loi & le titre d'acquisition, qui s'accorde avec elle, ou elle lui repugne.

Nous jouissons du droit qui nous autorise à nous approprier des choses qui n'appartiennent à personne, ou

qui sont abandonnées ; ce qui donne naissance à l'occupation que l'on regarde comme un moyen juste d'acquiescer la propriété des choses meubles & immeubles, qui n'ont point de maître.

Res nullius cedunt occupanti.

Les choses dont nous sommes les propriétaires, sont des êtres finis : elles sont susceptibles d'accroissement & d'augmentation, qui dépendent tantôt des opérations de la nature, tantôt de l'industrie humaine, ou enfin de l'une & de l'autre ; ce qui fait que l'accession se divise en naturelle, industrielle & mixte. Qui-conque est le maître de la cause, l'est aussi des effets qu'elle produit. *Accessorium sequitur suum principale.*

Il est en notre pouvoir de déclarer nos sentimens, ou les décrets de notre volonté, soit par des mots, soit par de certains actes, qui en sont des interprètes. Le propriétaire jouis.

sant du pouvoir de disposer de ses biens, peut renoncer de ces deux manières aux droits de la propriété. Celui qui ne se soucie point de revendiquer son bien, qui est entre les mains d'autrui, & laisse écouler un certain nombre d'années, fixées par les loix civiles, fait voir par sa conduite, qu'il le regarde comme abandonné. Il s'agit du repos de la société politique, que la possession des biens des particuliers soit sûre & certaine, pour couper la racine à une infinité de procès que son incertitude fait naître. Ces raisons & beaucoup d'autres autorisent la prescription & l'usucapion; dont la légitimité est approuvée par les loix des peuples.

Le propriétaire jouit du droit d'aliéner ses biens, il ne dépend que de lui d'en transférer le domaine gratuitement à qui bon lui semble; ce qui donne naissance aux donations, qui

sont justes ou injustes, pour cause de mort, ou entre vivans, absolues, ou relatives.

Le propriétaire jouit du droit de disposer de ses biens. Sachant qu'il est mortel, il ne dépend que de lui de prendre des arrangemens, qui se rapportent à l'avenir, & constituer en conséquence celui, qui en doit jouir après son décès; ce que l'on appelle le droit de tester. Le testateur peut déclarer sa dernière volonté, soit par écrit, soit de vive voix, qui pour jouir de la crédibilité, demande de certains actes juridiques, qui s'appellent solennités testamentaires. Celui qui jouit des biens, & les conserve avec soin, ne sauroit avoir d'autre fin, que celle de les laisser en mourant à ceux que la nature lui ordonne d'aimer le plus tendrement. C'est sur ce principe que la succession appelée *ab intestat* est établie.

La conservation & le bonheur dont nous jouissons, dépendent du secours que nous nous prêtons réciproquement. Personne au monde ne peut suffire à soi-même; c'est une prérogative qui n'est due qu'au père des êtres. Il n'y a personne quelque grand & élevé qu'il soit, à qui il ne puisse arriver d'avoir besoin du secours du plus pauvre. *Darius.*

L'égalité des droits que la nature nous accorde & qui sont inviolables, porte défense d'empiéter sur ceux de nos semblables, que nous ne saurions contraindre à se vouer à nos services, sans leur consentement & un accord mutuel.

Nous avons besoin des biens d'autrui, soit pour la conservation de notre être, soit pour jouir des commodités & des agrémens de la vie: l'en dépouiller par force, ou à la manière des voleurs de grands chemins, ou

par d'autres artifices désapprouvés par la justice, est une violation du droit de propriété, que tout le monde doit respecter.

Il arrive que les différends & les contestations troublent la paix, l'harmonie & l'amitié des peuples & des individus. Pour la rétablir & les mettre d'accord, on a recours aux traités & à la réconciliation. Ces raisons & beaucoup d'autres nous font sentir la nécessité indispensable des pactes & des conventions.

L'honnêteté nous commande de nous acquitter de nos devoirs, autant qu'il est en notre pouvoir; satisfaire aux engagemens que nous contractons avec d'autres, en est un des principaux. La justice nous ordonne de n'offenser personne. Nous offensois notre prochain, quand nos promesses ne sont pas marquées au coin d'une probité, qui caractérise un honnête

homme. Aux yeux de la vérité, c'est déjà manquer de parole, que de différer l'accomplissement d'une promesse. La mauvaise foi & la perfidie deviennent tôt ou tard funestes aux trompeurs & aux traîtres.

La pratique scrupuleuse de ce devoir sacré & inviolable, fait la base du crédit & de la foi publique, d'où dépend le bonheur des peuples. Il importe à la société, de veiller qu'elle ne soit jamais violée impunément de qui que ce soit.

Les souverains en qualité de chefs des états qu'ils gouvernent, se voyent quelquefois malheureusement entraînés par le torrent des circonstances, à manquer à leurs engagements, pour ne pas risquer mal à propos la conservation & le bonheur de leurs peuples.

C'est sur ces principes simples & évidens, que tous les contracts sont fondés, & dont le droit civil nous

donne des idées distinctes & analytiques.

Les besoins & les avantages réciproques engagent les hommes à s'unir en société, pour s'assurer par des conventions sacrées & inviolables, des secours & de la fidélité de leurs semblables, relativement aux buts, qu'ils se proposent d'atteindre.

Il y a deux espèces de sociétés : savoir simples & composées. L'on en compte ordinairement trois des premières : savoir celle qui a lieu entre le mari & sa femme ; ensuite celle, entre les parens & leurs enfans ; & enfin celle que forment les maîtres & les domestiques.

Les sociétés simples, composées d'individus, deviennent les élémens des familles, lesquelles réunies & soumises à un gouvernement civil, produisent des corps politiques, in-

épendans & libres. L'histoire nous en apprend la naissance.

La perfection d'une société en général, dépend de la perfection des membres qui la composent, & des rapports qui les resserrent entre eux. L'union sociale, qui est fondée sur l'identité de la fin qu'ils se proposent d'atteindre, les oblige également à y concentrer leurs forces, & à éviter soigneusement ce qui pourroit préjudicier aux intérêts du tout.

Il est évident d'après ce que nous venons de dire, que la fin, que la société se propose d'atteindre, & les pactes que les associés font entre eux, sont les principes d'où découlent leurs droits, leurs obligations & leurs devoirs.

L'homme & la femme excités par le sentiment de la nature, se recherchent, se rapprochent & s'unissent, pour donner l'existence aux êtres de

leur espèce, & se procurer par une union étroite les avantages, que l'état isolé nous refuse.

La tendresse que la nature a versée dans les cœurs des parens, les force pour ainsi dire, à employer tous les soins pour avancer le bonheur de ceux, à qui ils donnèrent le jour. C'est dans cette vue qu'ils s'efforcent d'orner leur esprit de connoissances utiles, de remplir leur cœur de bons principes, & de donner à leur corps la force & la vigueur, qui fait la base de leur bonheur. Les soins qui s'y rapportent, s'appellent l'éducation, qui bien entendue est un des plus grands bienfaits, qu'ils puissent témoigner à la postérité qu'ils chérissent. Nous n'avons qu'à consulter l'expérience sur l'importance de cet article.

L'établissement du domaine & d'autres raisons particulières ont produit des riches & des pauvres. Le secours

qu'ils se prêtent, donne naissance à la société qui a lieu entre le maître & ceux qui sont à son service. Lorsqu'elle est réglée selon les loix de la justice & de l'humanité, sa constitution n'a rien qui la puisse rendre blâmable, ou révolter l'ordre que la nature & les rapports établissent.

Mais si au contraire un avare aveuglé par son avidité insatiable ne s'occupe qu'à entasser des richesses, qu'il enlève injustement à la circulation, qui fait subsister l'industrie; c'est alors que l'honnête pauvreté, qui n'a d'autres ressources que ses bras, a de justes raisons de se plaindre, de ce que le patrimoine que la nature a destiné pour nourrir tous ses enfans, est partagé si disproportionnement.

Il n'est pas juste que les choses, que Dieu a destinées pour l'usage & le service de tous les hommes, soient

accumulées entre les mains de quelques uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur est nécessaire à la vie. Nous voyons peu de riches, touchés de compassion envers les malheureux; faute de n'avoir jamais éprouvé les maux, qu'une infinité de misérables souffrent.

Il n'est point d'inhumanité plus criante que l'esclavage, qui ne regarde l'homme, que comme un objet du domaine, dont le propriétaire dispose selon son bon plaisir. L'esclavage anéantit les droits, que nous tenons de la nature, & foule aux pieds les devoirs sacrés, que la justice & l'humanité nous inculquent.

Les sociétés conjugales, paternelles & domestiques, sont les élémens de la famille. Les rapports qui ont lieu entre les personnes qui la composent, déterminent son essence. Le père de famille en est le chef, le législa,

gislateur & le juge. C'est à lui de donner des loix, de veiller à leur exécution, & d'avancer par ce moyen son bonheur & celui de ceux, qui reconnoissent son autorité.

Le père de famille conserve dans l'état civil, les droits dont il jouit en qualité de chef, quoique la constitution de l'état & le droit politique y apportent des modifications, qui adaptent sagement leur exercice au bien-être de la société civile. L'emploi sage & modéré, que les pères de famille font de leur pouvoir, contribue beaucoup à maintenir le repos & le bon ordre dans les corps politiques.

Le corps politique se forme des familles, qui réunies entre elles par des pactes exprès, ou tacites, s'obligent en qualité de membres, d'avancer sa conservation & son bonheur, & jouir

ainsi paisiblement des avantages, que l'union civile leur accorde.

Ceux qui jouissent de la souveraine puissance, doivent conjointement avec ceux qui obéissent à leurs ordres, s'évertuer à se rendre heureux, & regarder par cette raison le bien public, comme leur propre. Le moyen le plus sûr & le plus convenable de rendre un état heureux, florissant & redoutable, sont la probité, la justice, la bonté, la douceur & les vertus patriotiques, gravées dans les cœurs des citoyens, & en particulier dans ceux que la naissance, les richesses, les emplois & les dignités mettent à la tête de leurs concitoyens.

Toute société civile a besoin d'un gouvernement, pour réunir les forces & les intérêts des individus en une seule & même masse; ce qui demande une autorité suprême, qui réside dans une seule personne, ou dans une

partie du peuple, ou dans l'universalité de la nation, ce qui donne naissance aux diverses formes de gouvernement que l'on divise en simples & mixtes.

Tout gouvernement peut être arbitraire, ou limité. Il est arbitraire dès qu'il n'y a point de loix fondamentales, qui fixent la façon, que les pouvoirs publics doivent suivre dans l'administration des affaires: il est plus ou moins limité, suivant que ces loix restreignent l'autorité publique.

Il y a des grands politiques qui se sont donné beaucoup de peine, voulant approfondir qu'elle en est la meilleure. Tant que les peuples & les chefs qui les gouvernent, seront des êtres sensibles, bornés & sujets à mille passions, aussi long-tems la meilleure forme de gouvernement, & la législation parfaite, seront un pro-

blème à résoudre. Tout gouvernement est bon, s'il est dirigé par la vertu; si l'on n'en conserve aucune, la meilleure constitution sera mauvaise.

La conservation, la sûreté & le bonheur, constituent le but souverain du corps politique. Pour atteindre à cette fin, il est dans la nature & l'ordre des choses, que les buts intermédiaires & les moyens qui leur sont proportionnés, lui soient sagement subordonnés. L'arrangement des affaires publiques forme un système, qui demande une grandeur politique d'esprit, & dont le bonheur de l'état fait la base.

Les forces dont le gouvernement se sert, pour arriver à cette fin, se trouvent dans l'état, ou dans les rapports qui subsistent entre lui & d'autres; ce qui fait, que les affaires dont

il s'occupe, se divisent en internes & externes.

La force d'un état dépend de la population, proportionnée à la juste étendue de son pays & à d'autres circonstances particulières, qui la favorisent. L'histoire prouve, que les vastes empires ne sont pas toujours les plus puissans, ni les plus heureux. Plus le centre, où réside la force qui les gouverne, est éloigné, plus elle arrive languissamment aux extrémités.

Les effets dépendent de leurs causes : or quand un pays est dépeuplé, ou que sa population n'est pas proportionnée à son étendue & à d'autres circonstances qui la puissent favoriser; il faut qu'il y ait des raisons, qui lui sont contraires. C'est au gouvernement d'y apporter les remèdes les plus convenables. Le pays qui est propre à nourrir les hommes, ne manquera jamais d'habitans, où la

bonté, la sagesse & la justice président.

L'état ressemble à une grande famille, dont la conservation & le bien-être est fondé non seulement sur le nombre de ceux qui le composent, mais surtout sur leur capacité & la bonne volonté, qui les porte à avancer le bien public. L'homme n'est pas fait pour être oisif; il faut qu'il s'occupe à quelque chose, & qu'il ait toujours pour but le bien de la société. L'histoire prouve, que l'éducation contribue beaucoup à former le caractère des citoyens, quoiqu'il soit très difficile, si non impossible, de déraciner les mauvais germes, qui naissent avec nous.

L'intérêt, c'est-à-dire, le plaisir & la douleur, la récompense & la crainte, sont le mobile de nos actions. La vertu fait le bonheur des peuples. La prospérité dont ils jouissent, &

les malheurs qu'ils éprouvent, dépendent en partie de la façon de penser & d'agir, qui les caractérise. C'est au gouvernement à se servir des moyens convenables pour former l'esprit & le cœur des citoyens.

La religion qui inspire la vénération envers l'être souverainement bon, sage, juste & puissant, & qui remplit le cœur de respect pour ses volontés, est un des moyens les plus propres, pour adoucir la férocité des mœurs & pour nous conduire à la pratique de la vertu, qui fait le bonheur de la société. L'oubli de toute religion, conduit à l'oubli de tous les devoirs.

Tout dépend des lumières, de la probité & de la sage conduite, que tiennent les ministres de la religion. Ils sont des hommes. L'habit qui les vêtit, ne les garantit point des passions qui naissent des foiblesses de la nature humaine. C'est à la souve-

raine puissance à veiller, que la sainteté de la religion ne soit pas profanée & ne devienne un métier lucratif entre les mains de ceux, qui en sont les dépositaires. Les soins que les prédicateurs se donnent pour éclairer le peuple sur son véritable intérêt, les rendent dignes d'estimes & de reconnoissance.

La religion naturelle, dont l'univers est la révélation, doit servir de base à celles, que nous appellons positives. Moins elles s'éloignent de sa source & de ses principes immuables, plus elles sont estimables & utiles à la société.

La conservation & le bien-être du corps politique, engage le gouvernement à se servir de toute la force des citoyens, pour lui donner la réalité. La satisfaction de nos besoins, accompagnée de la jouissance des commodités & des agrémens de la vie, fait

notre bonheur ici bas. C'est dans cette vue que les pères des peuples s'efforcent de les mettre en état, de se procurer par leur travail ce qu'il faut pour être à son aise.

La société politique ne sauroit durer, ni se maintenir, sans être gouvernée par une puissance, qui jouit du droit souverain de commander & d'obliger les citoyens à diriger leurs forces, en conformant leur conduite au bien-être du tout. C'est de ce principe incontestable que découlent les droits attachés à la puissance souveraine, que l'on appelle les droits de souveraineté. L'emploi sage & équitable qu'elle en fait, est la source de la prospérité publique. Malheur aux peuples, dont le souverain a d'autres vues que celles de leur bien-être.

La félicité générale est le résultat d'une conduite réglée des citoyens;

ce qui autorise le gouvernement de la lui conformer par une sage législation. Les loix que la raison nous dicte, sont des règles générales; en faire une application juste & convenable aux cas particuliers, n'est pas l'ouvrage de la plupart des citoyens, qui pour l'ordinaire croupissent dans une ignorance profonde & ignominieuse.

Les punitions que la nature fait sentir aux transgresseurs de ses ordres, ne sont pas assez fortes, pour contenir les méchans dans les bornes que la justice universelle met à leurs extravagances; ce qui fait que les peines arbitraires, sont d'une nécessité indispensable.

Enfin il est de la dernière importance d'apprendre aux citoyens ce qu'ils doivent faire ou fuir, pour répondre ainsi par la docilité & leur obéissance aux vues salutaires du gouvernement, qui ne visent qu'à leur

bonheur; ce qui prouve la nécessité des loix civiles & politiques.

Les souverains sont des hommes: leurs lumières & leurs forces sont bornées. Il y a une infinité d'objets, qui occupent le gouvernement. Un esprit fini n'est pas capable de les saisir tous, encore moins de faire tout, sans le secours des forces étrangères. Il faut des pouvoirs intermédiaires, subordonnés & dépendans dans tout état: il faut des canaux moyens, par où coule la puissance souveraine.

Le monarque quelque accompli, quelque éclairé, quelque actif, qu'il soit, a besoin du conseil des sages; de ministres bien intentionnés, & d'autres officiers civils & militaires de divers rangs, qui lui servent de causes secondaires pour avancer la conservation, la sûreté & le bonheur de la grande famille, dont il est le père.

Les ministres d'état, les magistrats, les officiers & en général tous ceux, que la souveraine autorité daigne employer au service de la nation, ne doivent avoir d'autre fin, ni d'autre ambition que celle de travailler au bonheur de la patrie, laquelle les honore de son estime, qui fait la plus grande récompense des ames vertueuses. Les hommes ne sont heureux qu'à proportion de leur penchant à faire le bien.

Tous les officiers de l'état, dépendent de la souveraine puissance, qui les revêtit d'une autorité, telle que bon lui semble; l'abus qu'ils en font, les rend responsables. Les divers départemens, que nous voyons établis pour l'administration des affaires publiques, sont un moyen très excellent pour y mettre l'ordre.

La réalité des buts qui regardent le bonheur de l'état, demande de

grandes dépenses; ce qui autorise le souverain à établir des impôts: les payer de bonne volonté est un des devoirs les plus essentiels pour tous ceux qui en sont membres. Il est juste que celui qui jouit des avantages, souffre aussi les incommodités qui les accompagnent.

Le souverain pour faire face à tous les besoins publics, a recours aux biens des citoyens, qui lui fournissent des subsides. C'est dans cette vue qu'il prend soin des sources d'où découlent les richesses, qui produisent ses revenus; qu'il les augmente par des voyes sages, justes & légitimes; & enfin qu'il s'en sert pour maintenir l'état & avancer le bien public.

Les terres domaniales, les droits régaliens, les amendes pécuniaires, les douanes & les péages, les taxes, les accises & d'autres genres d'impôts, sont autant de canaux, qui condui-

sent les revenus de l'état dans le trésor de la nation.

L'administration des finances mérite une attention particulière du souverain; c'est de là que dépend le bonheur des peuples. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ouvrir l'histoire & consulter l'expérience. L'emploi déraisonnable, que le gouvernement fait des revenus publics, est une injustice & une violation des droits qu'on ne sauroit contester à la nation, qui voyant d'un air abatu le faste, l'orgueil, la dissipation, la molesse & la débauche, consumer indignement les fruits de sa sueur, n'a d'autre soulagement que celui de soupirer sous le fardeau que l'indolence lui impose.

Les biens des particuliers font les richesses de la nation. Le souverain qui en est le père, veille soigneusement qu'ils n'en fassent point d'abus. C'est de ce principe que découle le

droit suréminent, que le souverain a sur les biens des particuliers.

Les meilleures constitutions, que les plus sages législateurs établissent, pour gouverner les peuples & les rendre heureux, sont sujettes à la corruption; ce qui donne à la souveraine puissance le droit incontestable, de corriger les loix fondamentales de l'état, de les réformer, & de les adapter aux circonstances, qui en demandent la modification. *Salus publica suprema lex esto.*

Une pareille réforme demande beaucoup de sagesse, de modération & de circonspection. Les grands changemens ne peuvent être autorisés, que par les grandes nécessités; & en outre il faut qu'ils soyent ménagés avec les plus sages précautions. Rien n'est plus difficile à exécuter que le changement des loix, des opinions & des coutumes, que l'usage a consacrées.

Il conviendrait à cet égard d'imiter la nature; elle produit ses ouvrages lentement. La nouveauté préparée de longues mains, ne cause point d'étonnement. Souvent il ne faut que peu de maximes, pour rétablir l'ordre dans la société, ou pour faire disparaître les maux, dont elle se voit accablée. Tout dépend de la sagesse, de la douceur & de la modération du gouvernement.

Les membres qui forment le corps politique, sont le souverain & les sujets, entre lesquels il y a un rapport invariable: celui du droit de commander d'une part, & du devoir d'obéir de l'autre. La fin qu'ils se proposent d'atteindre, & les conventions qu'ils font entre eux, sont la source des droits, des obligations & des devoirs, qu'ils ne sauroient se refuser réciproquement.

Rien

Rien n'est plus difficile, que l'art de bien gouverner. La charge la plus pénible est celle du souverain, quand il remplit dignement sa vocation. Le peuple le regarde comme son père & son souverain; le rendre heureux, autant qu'il est en son pouvoir, est son devoir, & doit être son plus grand plaisir.

L'état ne sauroit avoir qu'une existence précaire & languissante, lorsque le souverain ne daigne pas s'occuper constamment de sa conservation & de son bonheur; abandonner les soins paternels de ses peuples à un de ses sujets, c'est renoncer à la dignité la plus sublime, d'être roi & bienfaiteur de plusieurs milliers de ses semblables.

Les devoirs dont les sujets sont obligés de s'acquitter, sont de deux sortes: savoir généraux & particuliers. Les devoirs généraux sont

E

ceux, que tout citoyen doit remplir relativement à l'état, dont il est membre. C'est de ce nombre qu'est l'obéissance aux loix & à leurs dépositaires, la fidélité inviolable envers la patrie, & l'empressement à lui être utile, autant qu'il est en son pouvoir.

Les devoirs particuliers découlent du genre de vie que nous embrassons. Il seroit trop long de vouloir les détailler. Pour les connoître, nous n'avons qu'à jeter un coup d'œil sur notre vocation; mais ce qui est le plus essentiel & le plus louable, c'est de les pratiquer religieusement.

Pour que l'état soit sagement gouverné, il importe à ceux qui en tiennent les rênes, d'en connoître foncièrement les intérêts & les buts, ainsi que les moyens les plus convenables, pour leur donner la réalité. En outre

ils doivent employer tous les soins possibles pour avoir une idée précise des parties, qui le composent, & des rapports qui les unissent en un tout.

L'état est une machine compliquée. La clarté d'une idée totale, nous vient de l'analyse des idées partielles, qui la composent. Les forces particulières physiques & morales, concentrées dans le bien public, font la force de l'état.

Les productions des arts primitifs, du nombre desquels sont la chasse, la pêche, le soin du bétail, la culture de la terre & la métallurgie, nous fournissent non seulement nos besoins, mais elles soutiennent aussi les arts secondaires, auxquels nous devons nos commodités & les agrémens de la vie. L'utilité que la nation en retire, est absolue & relative.

Le peuple qui se gouverne sagement, s'évertue autant qu'il est pos-

sible, à ne jamais dépendre d'autrui relativement à ses besoins. Un des soins les plus essentiels de ceux qui s'occupent de son bien-être, est donc celui de se servir des moyens les plus convenables, pour l'affranchir d'une dépendance humiliante, ou d'une garantie insidieuse, qui lui est à charge, & ne tend qu'à lui être préjudiciable & funeste. Le peuple qui se rend imprudemment esclave d'autrui, méconnoît ses véritables intérêts.

L'idée que nous nous formons du luxe, répond communément à notre façon de penser, à notre tempérament, à notre âge, à la situation où nous nous trouvons, & à d'autres circonstances particulières, qui nous font apprécier les choses.

Neanmoins malgré la diversité des opinions qui nous divisent à cet égard, tout le monde est d'accord sur ce point, que le luxe nous porte à

faire des dépenses peu nécessaires, pour vivre commodement & à notre aise, dans l'état où nous nous trouvons.

Les raisons qui donnent naissance au luxe, sont naturelles & civiles. Quand les qualités louables nous manquent, nous nous efforçons à nous distinguer par la splendeur & la magnificence, qui éblouissent la stupidité, ou par la délicatesse recherchée de la manière de vivre parmi ceux, qui sont de notre rang, & à nous approcher de ceux, qui nous devancent; or il ne le faut pas confondre avec les vices, tels que la gourmandise, la crapule & la débauche. Les moralistes & les politiques approfondissent les avantages & les désavantages qui l'accompagnent. Son débordement dévaste le pays.

Nous devons nos besoins, nos commodités & les agrémens de la vie aux

citoyens industrieux, qui cultivent avec soins les arts primitifs & secondaires. Outre ceux-ci qu'il faut considérer, comme les pères nourriciers & les vrais soutiens de l'état, il y en a d'autres qui sont plus ou moins nécessaires pour consolider, affermir & augmenter le bien-être, la politesse & les agrémens de la société politique. C'est de ce nombre que sont les militaires, les jurisconsultes, les gens d'église, les médecins, les savans, les artistes, les commerçans, les musiciens, les comédiens, les domestiques & beaucoup d'autres. Le gouvernement qui ne vise qu'au bien véritable de la totalité, nourrit, encourage & récompense particulièrement les arts, qui en sont la base inébranlable.

Nous trouvons dans tous les pays policés des pauvres & des mendiens. Le droit qui nous autorise à implo-

rer les secours de nos semblables, se fonde sur l'impuissance qui nous met hors d'état, de pouvoir travailler à notre conservation: en conséquence nous ne sommes pas obligés d'entretenir à nos dépens des gueux robustes & vigoureux, qui ne rougissent pas de violer une des premières loix de la nature & de la société, qui ordonne à tout le monde, de faire un emploi juste & convenable des forces que la nature nous a données. Les hommes malheureux & abandonnés de la fortune, sont dignes de compassion.

Le bonheur de l'état est le fruit de l'industrie des citoyens laborieux, qui cultivent les arts, les métiers & les sciences, & s'efforcent à les porter à ce degré de perfection, dont ils sont susceptibles. C'est au génie & à l'empressement de ceux qui les cultivent, de les faire prospérer. Les bonnes mœurs des citoyens y contribuent beaucoup.

L'intérêt est le mobile de notre activité: c'est lui qui nous excite à entreprendre les ouvrages les plus pénibles. Les avantages qui couronnent nos entreprises d'un heureux succès, nous font redoubler nos forces & notre activité: vu que personne n'aime à travailler en vain. Lorsque la douce espérance nous trompe, & que nous nous voyons frustrés des fruits de nos peines, le courage nous quitte, nos forces languissent, & la vigueur, l'ame de l'industrie, nous abandonne entièrement.

Pour prévenir de pareilles suites, qui plongent le peuple dans un état léthargique, & le conduisent enfin à son anéantissement, il faut que les citoyens soient assurés de la jouissance paisible de leur domaine & de ce qu'ils gagnent honnêtement, sans craindre les oppressions & les vexations du gouvernement, ou d'autres

genres d'injustices & avanies, qui change l'état en une société léonine.

Les grands avantages qui accompagnent le commerce, sont un moyen très propre pour allumer & nourrir l'activité & l'industrie des citoyens. Les besoins qui nous pressent, les commodités & les agrémens de la vie que nous recherchons, les diverses productions de la terre, & de l'industrie de ses habitans, enfin la soif de l'or & de l'argent, ont engagé les nations à s'adonner au commerce, dont la sage conduite fait, qu'elles deviennent laborieuses, polies, civiles & dociles aux loix.

Les choses qui font l'objet du commerce, se rapportent aux besoins, à la commodité & au luxe. Les besoins donnèrent naissance au commerce, les commodités augmentèrent ses forces, & le luxe le porta enfin à cette grandeur & à cette étendue, qu'il ne

connoît d'autres bornes, que celles des lieux inaccessibles du globe que nous habitons. La manière de l'exercer, le fait distinguer en actif, passif & celui d'économie. L'esprit qui l'anime, est le gain. La protection & la liberté convenable, que le souverain lui accorde, & les sages arrangements qu'il fait à cet égard, le rendent florissant & avantageux à la nation, qui l'entend.

La fidélité & la sincérité sont très essentielles à la société. Ces vertus procurent de grands avantages aux hommes, & contribuent beaucoup à les rendre mutuellement heureux. La bonne foi des citoyens augmente les richesses de l'état & des particuliers, & affermit leur bonheur, qu'au contraire la mauvaise foi ébranle jusque dans ses fondemens. Dès que la probité cesse de régner; la confiance s'éteint & le commerce périt.

Les principes qui font naître la confiance réciproque parmi les hommes, la font distinguer en éthique, économique & politique. La foi qui a pour base la vertu, la probité & les bonnes mœurs, s'appelle éthique ou morale. La foi appuyée sur les biens qui sont en notre propriété, se nomme économique: celle enfin qui trouve sa source, dans les sages arrangemens du gouvernement, qui la maintient, s'appelle politique.

Les maîtres qui forment le caractère de la jeunesse, ne sauroient lui dire & répéter assez de fois, que de l'amour, de la bienveillance, de la justice & de la confiance réciproque, dépend leur bonheur. Cependant ce n'est pas tout. Afin que les loix de la vertu & de l'honnêteté poussent de profondes racines dans le cœur des citoyens, le gouvernement doit exercer une justice rigoureuse contre

les perfides, les trompeurs & les traîtres, & en général contre ceux, qui ôsent violer les loix sacrées de la foi publique. Telle nation est malheureuse & fort à pleindre, qui a l'insolence & la témérité, de la bannir de son enceinte.

Rien n'est plus commun que de croire, que l'argent est un des moyens les plus propres d'avancer notre bien-être; ce qui fait que les vœux de tout le monde s'y concentrent pour en avoir. Les moyens dont les particuliers & les peuples se servent pour s'assurer de sa jouissance, sont justes & injustes. Les conquêtes, les mines, les arts, les manufactures, le commerce &c: sont autant de moyens d'acquérir & d'augmenter les richesses d'une nation.

Il y a des philosophes qui regardent les richesses, comme la source de nos malheurs; & c'est dans cette vue

qu'ils s'efforcent à les décrier. *Effodiuntur opes irritamenta malorum.* D'autres au contraire au lieu de s'échauffer en vain, & de déclamer inutilement; se font un devoir essentiel de nous apprendre, à en faire l'instrument de notre bonheur, & à soulager nos frères malheureux, qui gémissent sous le poids de la misère.

L'indigence est un grand fardeau; pour le supporter avec patience, il faut être initié dans la philosophie sordide du fameux Diogènes, ou avoir assez de courage, pour renoncer avec une indifférence stoïcienne à tous les agrémens de la vie.

Les besoins & les plaisirs, sont la mère de l'industrie. Le désir de jouir des richesses, est le ressort de nos actions. Le gain & les récompenses animent les arts & les sciences. Les avantages que la jouissance des biens nous procure, adoucissent les travaux

les plus pénibles, & nous engageant à consacrer nos forces, nos lumières & nos talens au bien-être de la société.

Les besoins vrais, ou imaginaires, & le pouvoir de les satisfaire, donnent naissance à la circulation, qui a pour objet, l'échange du superflu, contre ce qui nous manque. Les degrés de son étendue & de son intensité, sont déterminés, tantôt par la multiplicité & la variété de nos besoins, tantôt par la facilité de les satisfaire: ainsi la diminution des uns, ou le défaut de l'autre, devient la cause de son affoiblissement.

La jouissance des richesses demande beaucoup de sagesse, de réflexion & de modération. La sagesse apprend aux particuliers, aux pères de famille & aux souverains l'emploi qu'ils en doivent faire. Il n'est point de route plus sûre d'arriver au bonheur, que celle de la vertu; sans elle l'abondan-

ce & les richesses ne servent qu'à nous rendre malheureux. Consultons l'expérience & l'histoire, & soyons persuadés, que de l'action des mêmes causes, dérivent les mêmes effets. La nature observe une marche constante & progressive; il faut donc qu'il y ait une certaine correspondance entre les lumières & les mœurs des individus & des peuples, & les richesses dont ils jouissent, pour qu'elles leur deviennent avantageuses. Le manque de cette conformité, est la source de nos malheurs.

Les nations sont regardées comme des individus moraux, qui jouissent de l'égalité & de la liberté. La loi de la nature qui régle la conduite des individus, vis-à-vis les uns des autres, détermine aussi celle, que les peuples libres & indépendans sont obligés de tenir les uns relativement aux autres.

C'est dans cette vue que la loi, que la raison nous dicte, est appelée le droit des gens, qui par rapport à la source d'où il découle, se divise en naturel & conventionel.

Les devoirs que les hommes se doivent réciproquement, ont pour base la justice & la bienveillance: il importe aux peuples de les pratiquer religieusement les uns envers les autres. En conséquence ils doivent éviter soigneusement toutes sortes d'offenses, qui transgressent les loix de la justice, & porter toute leur attention à prévenir sagement tout ce qui pourroit amener entre eux les plus légères divisions, & troubler ainsi l'amitié & la bonne harmonie, qui fait leur bonheur.

Jamais l'état ne doit condescendre jusqu'à souffrir patiemment, que son voisin s'érige en maître & porte atteinte à sa conservation, à ses droits,
à sa

à sa liberté, ou à son indépendance. Un peuple courageux ne souffre point de pareils attentats, qui anéantissent son existence politique, ou la rendent précaire.

Les avantages réciproques engagent les peuples à faire des conventions & des traités, qui reçoivent leur validité de la satisfaction des souverains. On se sert quelquefois de garantie, pour les rendre plus fermes & plus solides.

Les différends qui s'élevent entre les nations, naissent ordinairement des droits & des prétensions contestés, ou des torts consommés. La modération leur conseille de tenter en pareils cas un accommodement, ou d'en confier la décision à des arbitres choisis d'un commun accord. Si la douceur n'est pas capable de les appaiser, on a recours aux armes, qui terminent en dernier ressort les démêlés des souverains, qui ne reconnoissent d'autre juge, que l'oracle prononcé par la bouche de leurs canons. La paix met la fin à la guerre, qui dans ses principes est juste, ou injuste; & par ses suites un des fléaux les plus terribles, qui puisse affliger

l'humanité. Il faut être un monstre, pour trouver plaisir à égorger ses frères de sang froid.

Le bien-être des nations exige qu'elles traitent ensemble, soit pour se procurer des avantages réciproques, soit pour discuter & ajuster leurs différends. On se sert dans cette vue des ministres publics, que tout état souverain est en droit d'envoyer & de recevoir.

Voilà une esquisse des premiers principes d'une science, que les sages regardèrent de tout tems comme la base inébranlable de la félicité publique & individuelle. L'abrégé qui les contient, servit autrefois aux jeunes gens, confiés aux soins de celui, qui les a recueillis pour graver dans leurs cœurs les idées élémentaires d'une conduite sage & vertueuse. Si les amis de la jeunesse trouvent qu'elles lui puissent être de quelque utilité, l'auteur qui n'a d'autre vue que celle de servir ses concitoyens, se fera un devoir de mettre au jour un ouvrage analytique & détaillé, qui en est le commentaire.



wyszłych przy swych Artykułach umieścić, iako też y Księgi wielkiej rzadkości y Rękopisma w Polsce się znaydujące. Zgola w ułożeniu Dzieła tego zachował wszelką przezorność y bacność, ażeby było przyjemne y pożyteczne dla Narodu, nie mając nic w sobie coby mogło obrazić bez pożytku, lub zgorzyć.

A że opisanie sławnych ludzi Polaków, aby było dokładne, y pewne wielkiej potrzebuie pracy, w wyszukiwaniu ich Imion, Dzieł y Pism, a do tego nie mało należy czasu; osobny Tom poświęciliśmy na umieszczenie w nim Polaków, cnotą, mądrością, mężstwem, przemysłem, y nawet błędami sławnych. Wzywamy uczoną Powszechność, aby raczyła sprzyiać przedsięwzięciu naszemu, dosyłając nam w tej mierze potrzebne uwiadomienia.



KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

2284 -KZ

RE-

